

Le quartier noir



Préparatifs au quartier noir

Tes personnages se sont donc volatilisés. Ne reste que la neige. Tu suivras les traces de pas de tes deux personnages volatilisés alors qu'ils portaient une roue de pain ou de fromage sur un brancard. Ces traces de pas te mèneront à une sorte de grange - qui n'est pas loin de rappeler la grange du quartier noir dans la première mouture *du Pays jonglé* jetée dans une poubelle sur les hauteurs d'Espalion. Cette grange a quelque chose de magique. On y trouve de tout : des bottes de foin, des outils de jardin, des restes de charrette, des sacs d'engrais. Elle est une maison disponible à toutes les manières d'habiter que l'on peut imaginer quand on est enfant. Elle est l'enfance rassemblée et délivrée.

Pour cela tu en as fait le lieu de métamorphoses infinies. D'autres personnes (des Gitans) pourraient en sortir. Ils seraient alors cette fumée dans le jardin au bas des fenêtres de l'hôtel. L'intérieur de cette grange contient des poutres dans lesquelles sont incrustées des lettres. Un lieu de rendez-vous anodins et secrets. Pour abriter le seul désir de vivre.

Dans tes rêves revient un ensemble de bâtisses - ce n'est pas une grange - encastrées les unes dans les autres, en plein vent. Tu retiens le mot « forge ». À moins que ce ne soit une scierie comme celle qui se trouve à l'intérieur de l'usine Soulé de Bagnères-de-Bigorre. Chaque fois que ce lieu vient te visiter, tu te dis que c'est là que tu aimerais vivre.

Donc tu suis dans la neige les traces de pas, mais dans la grange il n'y a personne. Tu t'assois à l'intérieur sur une enclume. Tu respirez l'odeur indéfinissable qui se dégage de tout. Tu finis de feuilleter - vite - le livre d'images où sont rangés les récits anciens. Une odeur indéfinissable, mais

proche des fleurs pourries, et qui semble venir de ces mêmes récits envahit tout l'espace au moment où quelqu'un entre. Tu vas te cacher derrière un tas de foin. Ce sont tes deux personnages. N'ont pas de visage. Sont habillés comme dans le tableau. Ils vont accrocher des lettres dans les entailles de la poutre. Puis ils se dirigent vers toi. N'ont toujours pas de visage. Ils ne te demandent pas ce que tu fais là mais ce qu'ils font là, sans visage, dans cette grange.

C'est ce que tu as cru lire dans leur absence de visage. Comme une marque de ton écriture. Et à cela tu ne peux pas répondre. Tu as besoin de temps. Eux, tu ne sais pas. Muets. Sans emploi. C'est ainsi que tu les as voulus. Bêtement, tu as cherché presque aussitôt à les situer dans une époque historique pour les tenir convenablement à distance. Un presque Moyen Âge. Tu les fais participer au martyre de sainte Ursule qu'a peint Carpaccio à Venise. Tu les fais Page et Dame. P et D. Pourquoi aller plus loin ?

À l'intérieur de toi, tu vois un page, une dame. Entre eux, un vase de lys, au-dessus duquel se déroule un long ruban recouvert de lettres. Que pensent-ils de ce premier rôle ? Rien. Toujours aussi muets. Ils ne parleront pas parce que tu ne sais pas les faire parler. Alors tu les sors de ce Moyen Âge de peinture et tu les installes de force dans l'autocar qui mène de Lavour à Espalion. Cela ne leur réussit pas plus. Puis tu les expédies dans une tribu de Gitans sur le point de s'installer à Toulouse dans le quartier Saint-Cyprien à l'emplacement des abattoirs en cours de démolition. Il va y être construit un musée d'art contemporain. En attendant, il se pourrait qu'un film y soit tourné dans lequel joueront ces Gitans. Et là, soudain, surgie des venelles de Naples s'impose la silhouette de Portino. Il a soixante ans. C'est tout ce que je sais de lui. La dame et le page ont disparu. Cela amuse Portino qui te dit de trouver autre chose en souriant. Tu ne trouves rien et tu sors de la grange en bordure du Lot avec un air triste et penaud. Et comment se fait-il, te lance Portino, que maintenant tu sois au bord du Lot ? C'est là que te vient l'idée de brûler cette grange après en avoir fait sortir tous les personnages qu'elle est censée

contenir pour en reconstruire une copie à l'emplacement des abattoirs, en bordure de Garonne. Stratégie du déplacement. Ta volonté délirante de poursuivre ce récit n'a déclenché en toi que tardivement le besoin de comprendre ce qui s'y tramait. Et pour que ce soit complet tu es sur le point de te charger d'une histoire de vols de reliques orchestrés par des hommes en salopette orange. Translation furtive disait-on pour le vol des reliques au Moyen Âge (celui de Sainte-Foy à Agen par un moine de Conques).

Translation rien du tout. Impasse. Tu te retrouves au même endroit, avec une multiplicité d'issues, dans ce quartier rebaptisé « quartier noir » où toutes sortes de trafics ont lieu. Une autre ville dans la ville (et n'est-ce pas cela les images du lieu que nous portons en nous ?). Mais il fallait s'alimenter et comment alimenter quelqu'un affamé de sa seule faim ?

Tu restes encore persuadé qu'il se parlait là au travers de ces récits chaotiques et déroutants autre chose de profondément enfoui, dégageant pour se protéger des cercles concentriques de séquences anciennement reliées peut-être mais complètement morcelées tournant autour de cette grange comme un grand jeu.

Il te semble tenir là un fil intéressant. Tu le laisses libre le temps qu'il se matérialise en trait de craie bleu sur le sol du quartier Saint-Cyprien. Demain, les terrassiers vont venir avec leurs marteaux piqueurs exhumer des tuyaux de canalisation aussi rouillés que s'ils avaient séjourné des siècles dans la mer, après avoir cassé les croûtes de goudron comme si c'étaient des morceaux de banquise. Et devant ce spectacle terrible tu te sens pris de tremblements car chaque mise à jour laisse échapper les temps anciens et archaïques qui, invisibles, vont sauter à la gorge de ceux qui ne se doutent pas encore de ce qui va leur arriver.

Le quartier noir 1

Il y eut comme une tentative de soleil pour partir à l'assaut du jour. Déborah se leva en jetant un coup d'œil discret sur sa montre. Elle n'était pas vraiment du matin et vivait chaque lever tôt comme un arrachement à la terre. Les pieds traînaient au hasard de rencontrer des pantoufles. En chaîne tout se déréglaît : douche trop chaude ou glaciale, grille-pain indéclenchable, beurre en béton, café tiède passé en dehors du filtre. Jusqu'aux informations diffusées par la radio qu'elle accueillait comme la voix d'une pythie chargée de manigancer dès l'aube des traumatismes pour toute la journée. Elle trouvait une sorte de perversité calculée dans le fait que ces nouvelles, dès l'aube assénées, allaient être ressassées à l'envi tout au long de « flashes » qui n'en étaient plus et traverser toute la sainte journée l'espace sonore de son invisible fil rouge d'araignée méchante, ficelant ainsi le regard au monde, du plus proche au plus lointain. Un monde à la fois à feu et à sang et futile. Elle eut une pensée émue pour les premiers hommes et les premières femmes de la Préhistoire – la peur qui devait les habiter – en caressant la tête du chat et réussit, dans un élan magnifique de volonté, à dépasser les malheurs qui lui gâchaient la vie.

Elle chercha une robe qui ne la moulerait pas trop et laisserait respirer son ventre chamboulé par l'apparition de ses règles – comme si elles n'avaient pas pu attendre –, mais assurerait à sa poitrine une présence discrète quoique efficace car séduire, ce jour-là, était incontournable. Dire qu'elle était émue serait exagéré, mais une certaine fièvre se glissa le long de son dos à l'idée qu'elle allait jouer dans un film et elle savoura cette impression fugitive de trac comme un bonheur intact.

Certes, le rôle était peu important. À vrai dire, **il frôlait même** la simple figuration. Elle avait une seule phrase **à dire** et elle ne savait pas laquelle. En quoi vont-ils me déguiser **cette** fois ? s'interrogea-t-elle en repensant à ce film d'entreprise – le tout dernier – où elle interprétait une secrétaire en proie aux harcèlements sexuels du patron et de cadres supérieurs, joués par des camarades, syndiqués de surcroît, qui mirent tant de cœur à l'ouvrage qu'elle crut bien y passer pour de bon. On ne sait pas ce qui peut traverser la tête d'un comédien.

Ce qu'elle préférait c'était l'ambiance du tournage. Surtout là à côtoyer des gens connus avec ses petits amis supplétifs extraits du fichier local du théâtre ou de la télé. (De quoi donner bonne conscience aux tenants du « vivre al país ».) Ce qui fait que les meilleurs éléments de la gent théâtrale du cru faisaient soit archers, soit gardiens de porcs, les plus vieux décrochant des emplois de notables. De vrais Gitans avaient été recrutés pour jouer les bohémiens et la foule avait été recrutée à l'ANPE. Elle était donc assez nerveuse, mais elle ne cassa rien, ce qu'elle prit pour un signe des dieux.

Dès les premiers pas dans la rue, le soleil bienveillant attrapa sa chevelure châtain clair. Elle était parfaitement heureuse quand son pied se posa sur la première marche du circulaire n° 1 dont la porte se dégaza en une plainte quasi animale. (Une baleine qui souffle se dit-elle avec une rapidité d'autant plus remarquable qu'elle ignorait le bruit du souffle d'une baleine.) Elle composa son billet et alla s'asseoir dès qu'elle vit une place libre car elle ne supportait pas ces nouveaux bus, qu'on aurait dit sur coussin d'air, que le chauffeur maniait sadiquement comme un manège de fête foraine. Elle se demanda si, déjà, ils n'entraînaient pas la population à des voyages interplanétaires et si bientôt l'intérieur de ces bus n'allait pas être en apesanteur pour caser plus de gens. Elle pensa d'un coup au métro. – Mon Dieu ! se dit-elle. **Voyager** sous terre. À Toulouse. Que c'est étrange ! Mais tout lui **paraissait** étrange dès lors qu'il s'agissait de souterrain. Son interrogation inquiète se propagea à l'espace environnant et y **enrôla** donc les hommes en salopette orange qui **creusaient une** tranchée. Que

de choses défilent dans ma tête. Faut que je freine. Je suis sûre que ça fait vieillir plus vite.

Elle descendit du circulaire à l'arrêt face aux abattoirs. Elle traversa quand le feu le lui permit et se dirigea vers une guérite installée à l'entrée d'une sorte de ville médiévale reconstituée. Comment vont-ils faire avec tous ces bruits de voitures ? Elle montra au vigile sa convocation et sa carte d'identité. Il lui remit une sorte de bracelet en cuir sans lui en préciser l'utilisation et lui indiqua les loges où on allait la costumer et la maquiller. Elle dut éviter soigneusement une charrette emplies de paille pour accéder à des conteneurs comme on en voit sur les chantiers. Il en sortait des grappes de voix excitées. Elle se crut d'un coup dans une salle de classe quand le prof n'est pas là. Pour le reste, on n'en saura pas plus.

Elle revint à sa chambre et chercha à se rappeler ce qui s'était exactement passé. Ne rien perdre. Tout noter. Cette jonglerie de costumes, de temps, d'apparences, de choses réelles, l'avait quelque peu troublée. Je suis dans une contraction du monde, nota-t-elle, un résumé d'humanité. Je suis fascinée par la réunion de tous ces gens à un moment donné, en un lieu précis. Quelqu'un d'autre est-il conscient de ce nouvel état des choses ? La présence même des Gitans lui conférait une note de mystère. Cela n'empêchait pas leurs femmes de continuer à lire la bonne aventure avec une stratégie bien rodée : « Mets de l'argent dans la main. Pas de pièce, ça porte malheur ! Un billet ! Si tu en avais un autre pour faire la croix. » Et hop ! Disparu le billet.

Elle essaya donc un costume qui mettait bien en valeur sa poitrine puisqu'il était difficile d'imaginer qu'une servante d'auberge ne soit pas largement dépoitraillée. Elle voyait la scène. Rires gras. Tapes sur la croupe. Renversement à la sauvette dans la paille. La carte postale du genre. Est-ce que ça les faisait vraiment rire à gorge déployée les servantes d'auberge ? Et quel avenir professionnel pour celles qui n'avaient pas de seins ? Enfin, c'était grotesque mais jovial. Seuls les Gitans ne partageaient pas la liesse générale. Peut-être sentaient-ils autrement ce lieu où leurs ancêtres s'installaient parfois pour tondre les chiens.

Ce jour-là, on répétait les mouvements de foule. Elle ne savait rien du scénario, sinon qu'il s'agissait d'un thriller médiéval. Docilement, comme les autres, elle s'attachait à bien faire ce qu'on lui demandait. Reconstitution d'une foire. Elle eut même dans cette rêverie réalisée le sentiment d'avoir déjà vécu une telle situation. Elle se persuada rapidement que pour un péplum ou un remake de 1789, elle se serait retrouvée dans le même état d'identification profonde. Ce doit être une construction de l'esprit, un particularisme de ma sensibilité qui me pousse à vivre tout comme ça. Au fond, qu'allais-je vivre que je ne savais déjà, à mon insu ?

Et ça, c'était quand même bien étrange.

La « foule » quittait la place centrale pour disparaître derrière les maisons, simples façades soutenues par des madriers. Elle suivait le flux et vit alors venir vers elle, accompagné d'un vieux Gitan, un homme jeune qu'elle avait déjà remarqué dans un car qu'elle avait emprunté pour aller à Lavaur. (Elle se rappela que, dans ce car, elle avait aussi remarqué un homme portant autour du bras un cercle en fer, comme la lettre O, en même temps lui revint que la liseuse d'avenir lui avait recommandé d'éviter les personnes dont le prénom commençait par R, G et M. Chacun devrait se promener en tenant autour du cou ou du bras la première lettre de son prénom, comme ça on saurait à quoi s'en tenir. Cela faisait aussi comme une lettrine au début d'un manuscrit enluminé. Il n'y avait pas encore de texte mais l'homme pouvait encore servir d'enluminure. Et cela la fit rire.) Subitement, la résurgence du voyage en car lui fit comprendre la scène où le jeune homme était descendu avant d'arriver à Espalion et avait jeté un paquet dans une poubelle. J'aurais dû aller le ramasser, se dit-elle, alors qu'elle ne s'expliquait toujours pas ce qu'elle faisait dans ce car sur les hauteurs de Biounac surplombant la vallée du Lot et le château de Calmont, elle qui était simplement partie pour visiter une amie à Lavaur.

Elle n'avait pas de but en fait. Sa dérive était réelle. Celui qui disait « je » savait très bien où il allait lui et ce qu'il avait à boucler. C'est à Lavaur qu'elle prit la décision sur un coup de tête de suivre l'homme dont le comportement l'intriguait.

Le même qu'elle retrouvait ici dans la foire jouée. Serait-ce le début d'une histoire d'amour ? Elle se fabriqua aimée – moi aussi dans mon enfance, j'ai fabriqué des machines à rêver qui se déclenchent toutes seules dès lors que la vie m'ennuie. Dans cette histoire d'amour, elle gardait mystérieuse la présence. Cet homme n'avait-il pas pour seule mission de la rencontrer ? Car elle avait déjà banni toute autre explication, pour ne pas réduire son imaginaire à un vulgaire polar.

Pourtant, dès qu'elle le vit descendre du car, en vue du château de Calmont, elle se dit qu'elle aurait pu prendre comme objet de sa fantaisie quelqu'un de plus téméraire. Elle devinait qu'au-delà des apparences cet homme-là ne serait pas à la hauteur de la mission qu'elle allait lui confier pour eux deux. – Tu es folle ma pauvre fille ! Qu'est-ce que tu fais là-bas sur ces hauteurs ? C'est à toi maintenant de plonger dans cette brume puisqu'il a réveillé en toi une machinerie nouvelle. Elle trouve assez excentrique ce concours de circonstances. Dans le car, tous les voyageurs rêvent, c'est sûr, ils laissent bouger en eux ce qui va peut-être apparaître d'un coup à l'extérieur, comme ici sur ce champ de foire est apparu l'homme du car. Faire accéder au réel la foule intérieure.

L'homme portait une sorte de bure avec autour du cou un collier en cuir. Il était muni d'un lutrin portable, d'une plume d'oie et de manuscrits cassants. Elle trembla un peu quand le camarade groupiste lui indiqua d'aller se poser à côté de lui.

Tu te retrouves assez surpris d'avoir introduit ce personnage, qui plus est de femme, alors que tu ignores tout d'elle. En même temps, tu dois clarifier le lieu où se déroule ce récit du quartier noir, quartier des anciens abattoirs. Mais auparavant tu voudras résumer l'histoire : Un homme, après s'être retiré du ventre d'enfance, prend une maison seul dans un village au bord d'un fleuve, à proximité d'une grange. Il se trouve que le pont se brise sous l'effet d'une crue et que des pontonniers tentent de... Il vaudrait mieux qu'il en parle lui-même de ce récit qu'il a jeté dans la poubelle. Mais il ne le fera pas maintenant car la seule chose qu'il sache vraiment faire c'est différer.

Le champ de foire était enclos par des vieilles maisons flambant un peu trop neuf. On y avait épandu de la paille et lâché cochons, chiens, poules, rajouté de la boue pour faire plus nature. Les échoppes savamment placées lui mirent en mémoire une vieille image dans un livre d'histoire, représentant une rue commerçante où l'on voyait les chalands tâter le tissu à l'étal d'un drapier tandis que dans le renforcement de l'échoppe, sur une sorte de rochelle, des hommes assis en tailleur causaient entre eux. Cela sonnait aussi faux qu'à Saint-Félix-Lauragais pour les fêtes de la Cocagne. Tout semblait manquer pour être juste, surtout ce qu'elle appelait couleur de l'air mais qu'elle n'arrivait jamais à définir.

Dans ce champ de foire, le metteur en scène avait entassé les enseignes médiévales, la bande de jongleurs, une foule bigarrée qui marchait avec le naturel d'une troupe de collégiens pour la fête de fin d'année. Jeunes femmes accortes, évidemment. Au travers des lacets du corsage respiraient les seins fermes des tableaux flamands. Quelques trognes édentées, façon *Décameron* de Pasolini, peut-être ramassées à la sortie des asiles de nuit, affublées de béquilles, sébiles et autres instruments de cour des miracles, étaient disséminées un peu partout. À un signal du groupiste, la foule s'égailla.

Pour aujourd'hui, c'était bien assez. Ils partirent se déshabiller, rendirent le collier de cuir gravé et s'éparpillèrent dans la ville alors que la nuit allait bientôt tomber et que les hommes en salopette orange travaillaient toujours dans la tranchée. Elle vit Portino et l'homme du car (comment savait-elle le nom de Portino ?) un peu en retrait comme s'ils surveillaient les hommes de la tranchée. Elle se sentit trop exposée aux regards et préféra se réfugier dans le café d'à côté au milieu des figurants trinquant à leur nouvel emploi. À peine s'était-elle attablée que les hommes de la tranchée s'engouffrèrent précipitamment dans une camionnette qui partit en trombe, brûlant le feu rouge. Elle vit alors l'homme du car et le vieux Gitan s'approcher de la tranchée et y descendre. Un long moment. Ils ne remontaient toujours pas. Alors elle osa s'approcher. Un énorme tuyau rouillé, comme un fût de canon trop

longtemps resté dans la mer, gisait comme suspendu. Pas de trace des deux hommes. Autour du tuyau on avait pratiqué une ouverture, mais pas suffisamment grande pour qu'un homme y puisse passer. En levant les yeux, elle aperçut les deux hommes s'éloigner vers le pont des Catalans. Elle ne put résister au désir de les suivre. La ligne bleue sur le sol traversait aussi le pont, tournait ensuite à droite vers l'ancienne manufacture des tabacs. Puis ce fut l'Arsenal et la rue Lautman jusqu'à Saint-Sernin.

— Je remets mes pas dans mes pas, se dit-elle. Je fais le chemin à l'envers. En moi, quelque chose de souterrain s'éveille. Saint-Sernin est comme une fleur vers laquelle convergent les veines des rues. Au-dessous de la basilique il y aurait un lac. Elle pensa à la crypte d'une église en Italie (Padoue ? Parme ?) emplie d'eau. Mais les deux oiseaux avaient disparu. Ils avaient dû entrer dans la basilique. D'un coup sa curiosité tomba. Elle se sentit fatiguée mais plus encore inutile. Elle préféra retrouver son appartement, son chat, entendre des voix amies sur le répondeur – pas de message, c'est fou comme les gens m'aiment en ce moment. Elle s'assit sur le divan et s'endormit devant *Ma sorcière bien-aimée*.

8 mars. Elle fut réveillée par un coup de téléphone. On l'appelait de la régie du tournage pour l'informer que le lendemain elle n'était pas obligée de venir. La personne du bout du fil lui expliqua que des retards dans la mise en place de décors importants nécessitaient un jour de plus. Elle fut un peu surprise par cette information. Il lui avait semblé dans la journée que tout était prêt. Pour en avoir le cœur net, elle décida d'aller quand même faire un tour à l'heure d'embauche. Elle prit un yaourt dans le frigo, s'assit sur le divan devant la télé qui diffusait les informations régionales. On y parlait de la venue d'un ministre, puis il y eut un reportage sur les canards gras, et pour le volet culturel l'interview du metteur en scène du film tourné aux abattoirs. Dès qu'il apparut à l'écran, elle s'aperçut qu'elle ne l'avait jamais vu. Le journaliste l'interrogea sur le sens du film. Il se vit répondre que ce film ne délivrait aucun message, qu'il n'était motivé que par le pur plaisir de raconter une histoire

dans laquelle s'imbriquaient d'autres histoires avec mise en abîme jusqu'à épuisement. Quand le journaliste lui demanda de préciser ce que signifiait cette mise en abîme, il sourit d'un air complice, disant qu'il ne pouvait tout dévoiler en faisant une moue qui le lui rendit aussitôt parfaitement antipathique.

Il y eut des images du lieu transformé en quartier médiéval, de quelques figurants et de la scène où un funambule marche avec un balancier sur un fil tendu d'une tour (fausse) à un mât de cocagne et chute. La dernière image fut celle de l'ours dansant au son d'un tambourin. Quel ennui ! Elle zappa alors comme une folle de chaîne en chaîne (elle était câblée), n'accrocha à rien, éteignit et alla se glisser dans son lit sous la couette en repassant dans son esprit tous les moments de la journée.

Sa nuit fut agitée. Pleine de rêves. Le champ de foire et sa foule avaient pris possession de son réseau d'images, comme si elle visionnait des rushes qui se superposaient. Mais derrière toutes ces images en fuite courait en filigrane une angoisse diffuse, inoculant des climats de secrets, de protections occultes, de complots qui se resserraient autour d'elle. Et puis elle entendit le mot de meurtre – on ne savait pas de qui, ni le motif, ni même comment cela s'était passé. Elle savait qui était le meurtrier, sans le pouvoir nommer ni même voir son visage. À cause de cela, on la traquait. Pour s'enfuir elle dut transiter par une grange difficilement accessible par tout un labyrinthe de ruelles bourbeuses et tortueuses. De là, se retrouvant de plain-pied avec le fleuve et la luminosité du jour, elle perdit la sensation d'angoisse.

Au réveil, elle se sentit dans un petit espace devant deux bords de feuilles de papier qu'il faut à tout prix décoller pour voir l'intérieur. C'était donc cela le jour ? Elle se présenta à l'heure prévue sur les lieux du tournage et fut à peine étonnée quand le groupiste adjoint l'accueillit d'un : « Enfin vous voilà ! » Elle ne jugea pas utile de lui parler du coup de téléphone mais incidemment demanda si les décors étaient tous prêts. « Ma p'tite ! Ça fait une semaine que tout est bouclé ! »

Qui donc alors avait téléphoné ? Elle mit son costume et se glissa précautionneusement et sur ses gardes à la place qui lui

était impartie. Et comme un fait exprès, elle se trouva à côté de l'écrivain public dans lequel elle n'eut pas de peine à reconnaître l'homme du car. Il lui jeta un regard vide et retourna au point qu'il fixait, à savoir le funambule sur son fil. Sans dommage, ce dernier atteignit la tour. Puis il y eut un grand cri dans la foule et l'ours s'effondra. Chacun savait que l'ours était en fait un homme déguisé. Trop de gens autour. Elle ne put s'approcher. Le bruit courait qu'il avait reçu un coup de couteau dans la région du cœur et que la mort avait été instantanée.

L'écrivain public ramassa son écritoire, ses plumes et ses manuscrits cassants et partit en courant dans les ruelles fausses derrière les façades étayées. Là encore, elle obéit à l'impulsion de le suivre et se heurta à une palissade. Elle poussa les planches. Aucune ne céda et en se retournant elle vit Portino se diriger vers elle. Il ne lui parla pas, mais la regarda avec une telle intensité qu'elle eut l'impression d'être repoussée sur le champ de foire vers lequel elle partit en courant.

La police était là. Les journalistes aussi, venus pour autre chose mais ravis de l'aubaine. Le tournage était suspendu. À ce moment-là lui revint le rêve de la nuit. Elle se hâta de rentrer chez elle, se retournant souvent pour vérifier si elle n'était pas suivie. Elle alluma le poste de télé, tomba sur les informations nationales et les images de la guerre en Bosnie.

9 mars. Ce qu'elle voyait ne la rejoignait pas. Elle était incapable de ressentir la moindre émotion devant ces images de souffrance, de sang, de pleurs ; seuls quelques visages entrevus la touchaient mais profondément elle n'y croyait pas. Et pourtant elle n'arrivait pas à détacher ces images de guerre et d'errance de ce qu'elle avait vécu dans la journée. Cela semblait d'un autre temps et pourtant ces gens en exode étaient habillés exactement comme les gens d'ici, survêtements, jeans, après-ski, alors qu'elle n'avait pas vraiment quitté son costume de servante d'auberge. Incapable de savoir pourquoi entre le proche et le lointain il ne se tissait aucun lien.

Elle eut à la fois envie et peur de sortir. Elle ne se sentait plus accueillie par sa ville comme avant. Elle en était une des princesses, allant même jusqu'à penser qu'elle maîtrisait ce qui se

passait dans son sillage. Mais enfin, elle sortit, avec la légère pensée dans l'arrière-tête d'une rencontre merveilleuse, et la tout aussi légère pensée que cela ne se ferait pas. Elle s'était habituée maintenant à ce que son désir, après avoir nidé sa forme, ne puisse se réaliser. Comme il portait en lui le sceau de l'irréalisable, le manque ne la faisait plus souffrir. Peut-être réflexe archaïque de l'homme partant à la chasse, complètement accaparé par sa proie. Mais les femmes chassaient-elles dans les temps immémoriaux ?

Elle quitta le haut de la rue des Filatiers et prit comme une pente naturelle l'enfilade des rues piétonnes, allant des Carmes à Saint-Sernin. Depuis qu'on lui avait dit que Toulouse, à une certaine époque, contenait autant d'arcades que Bologne, elle se plaisait à regarder autrement la rue, car on pouvait encore y discerner les arcades bouchées au-dessus des devantures des commerces et des portes d'habitation. Comme l'heure des informations régionales approchait, elle entra dans un café pour avoir des nouvelles du meurtre. En fait l'homme n'était pas mort. Elle se sentit soulagée. La tension était retombée en elle. Mais l'homme avait disparu de l'hôpital. Alors à nouveau la tension revint. À peine sortie du café, comme pour prolonger son inquiétude, elle vit à l'entrée de l'hôtel du Taur l'homme du car fumant une cigarette.

10 mars. Si elle avait été saint Sernin en personne traîné par le taureau tout au long de la rue, elle n'aurait pas été plus mal à l'aise. Elle se mêla à un groupe de touristes. Il ne la remarqua pas. Au bas de la rue, elle s'approcha du panneau annonçant les spectacles de la Cave Poésie. René Gouzenne. *Textes fantastiques*. Elle fit semblant de noter les dates sur une feuille volante puis alla s'asseoir sur un banc de la place.

« Si je devais écrire un roman (mais je n'en suis pas capable parce que les dialogues m'apparaissent insipides et faux), je considérerais comme un échec de devoir faire asseoir quelqu'un sur un banc et de le faire écrire dans un carnet. » Autour d'elle, les brocanteurs offraient leurs objets, morceaux de vies éparpillés, reliques païennes redoublant à l'extérieur de la basilique le Tour des Corps saints, où reposent dans chaque niche des

reliquaires magnifiquement ouvragés. Mais au-dehors, il n'y a pas de reliquaires, les reliques sont à tout vent. Un vieil homme debout devant un petit paquet d'objets disposés savamment sur une vieille couverture : chenets, assiettes, pipes, grosses clefs, montres de gousset, livres de prières, chaussures. Où sont passés ceux à qui appartenaient ces objets ? Et nos objets délaissés, où sont-ils allés ? Où est passé le vieux moulin à café manuel qui se tenait entre les jambes et faisait qu'on se pinçait la chair contre la chaise ? Et les jouets d'enfance ? Et toutes les chaises sur lesquelles nous nous sommes assis ? Les lits où nous avons dormi ? Les tables ? Les habits ?

Et voilà que Portino à nouveau est là, consultant de vieilles cartes postales. L'homme du car l'a rejoint. Dans la petite foule de l'Inquet, elle peut sans difficulté les suivre jusqu'à l'entrée de la basilique située dans le prolongement de la rue du Taur. Au moment où elle entra, une coulée d'orgue s'abattit sur elle. Des torrents d'orgue. L'air était saturé de musique. Pourquoi jouait-il avec autant de frénésie ? Elle se dirigea vers la crypte, descendit les quelques marches, n'y trouva qu'un couple de vacanciers, une vieille dame. Petit dépliant à la main, elle en profita pour visiter les Corps saints. Elle admira le travail d'orfèvrerie, les couleurs des pierres, trouva l'or jaune vulgaire. Elle en oublia les deux hommes.

Tu fais la provision de problèmes ? se sermonna-t-elle, et en même temps qu'avait-elle d'autre à vivre ? Elle portait à fleur de conscience les images de Bosnie, encore, et puis d'autres, une poignée de femmes à Belgrade manifestant, lors de la journée internationale des femmes, contre la guerre. Les passants autour n'ont pas l'air concernés. Comment s'étonner qu'ici si peu de gens le soient ?

L'orgue était comme un voile sonore, gonflé à bloc. Pour peu on le bougerait d'un seul geste de la main. Un trou noir, invisible dans l'air. Nous serions tous engloutis par tout ce que le monde ne nous dévoile jamais. Cette petite part de mystère à laquelle elle attachait ses pas n'était que la projection à l'échelle humaine d'autres mystères plus épais, plus lourds, que le confort moderne avait relégués au fond du congélateur, derrière

les écrans et les disques compacts. Dès que ces barrières disparaissent, à nouveau confrontés aux besoins élémentaires, nous ne pouvons y opposer que de l'angoisse, comme s'il n'y avait plus rien à brûler et que la nuit et le froid gagnaient la caverne. Nos maisons ne sont que des cavernes. Les églises de grandes cavernes avec une série d'alvéoles et au centre une crypte pour s'aboucher avec le ventre de la terre. C'est de là que provient le souffle qui passe dans les tuyaux, pas du soufflet.

Elle descendit donc dans une seconde crypte, aménagée comme une salle d'exposition avec vitrines éclairées, austérité clean. Et aucune présence humaine. Une des vitrines était ouverte. Et rien dedans. L'orgue se tut et elle ne pensa qu'à l'urgence de vider les lieux.

La rue du Taur en pleins travaux offrait le spectacle d'une rue bombardée. On la rendait semi-piétonne. En attendant, elle était trouée de partout, à des niveaux différents. Comme aucune voiture ne pouvait passer, elle se crut physiquement projetée dans d'autres époques révolues, libérées de leur entassement sous la croûte de goudron. Cette rue, il faudrait la laisser comme ça. Chaque passant ressentait-il aussi la même impression d'un autre temps redéployé ? Tous ces dénivelés créaient d'autres rapports entre les gens. Une façon de marcher d'abord au milieu des cailloux, des tas de terre et des bandes flottantes orange et blanc qui délimitaient les nombreuses tranchées. Se laissaient voir d'un coup, désossées, innervées, les métamorphoses du temps et du lieu.

12 mars. Elle hésite à se lever. Elle redoute sa journée comme si ce qui allait se passer allait infiniment dépasser ses forces. Elle aurait aimé avoir plus de temps pour se reposer. « Si j'avais un jour de plus, je comprendrais. » Comme pour le rêve, il lui fallait du temps pour être entière dans cette aventure dont elle ne vivait pour l'instant que la marge. Une histoire d'amour. En buvant son café, elle se dit qu'injuste était son attitude envers sa ville. Si elle la décevait autant, pourquoi restait-elle ? Ne l'avait-elle pas aimée au point d'admirer tous ceux qui la chantaient ? Mais ceux qui la chantaient avaient aussi créé comme une distance, un écart entre la ville réelle et celle de leur

chant. Le chant prenait la place de la ville. Ce qui, un temps, tenait du miracle de faire coïncider un lieu et ce qu'on y vit, puis de le faire partager, s'était dissous dans les nuages. Elle avait dans les yeux la vue que l'on a du pont Saint-Michel, puis celle du pont des Catalans. Si on montait sur Jolimont, on ne voyait plus qu'un amoncellement de maisons d'où émergeaient, étriqués, les quelques monuments facilement identifiables. Ensuite se perdre dans quelques quartiers et c'est tout. En elle, la ville achevait un cycle. Elle devait sortir de ce cercle trop étroit pour son désir. La dernière jonglerie que la ville lui permettait à travers le tournage du film lui faisait inexorablement penser au bouquet final d'un feu d'artifice. Après il n'y aurait plus rien et il faudrait dans le noir rentrer chez soi.

Elle ne savait pas où elle irait. Mais elle s'était totalement dégagée de ces attaches. Les tuyaux exhumés des tranchées obéissaient, à ses yeux, à la même loi. On dégagait les attaches pour les trancher.

Attaches aux lieux, aux gens, aux jours. Son corps était sa ville. Elle avait une fois dessiné sur le plan de la ville une tête dans l'anse de Garonne. Corps et ville. Le corps paysage ville. Le flux du sang. Les cheveux des arbres. Les yeux des fenêtres. Les mains des enseignes. Les articulations des rues. Les épaules des parapets. Les jambes des ponts. Le ventre des halles. Construit-on une ville à l'image du corps ?

Celle d'aujourd'hui avec ses écailles reflétait le ciel, froide, aseptisée. Que va-t-il devenir ce quartier des abattoirs ? Un musée d'art contemporain. De la mort sans chair. Corps en armure. Bastions. Plus de linge aux fenêtres. On visite du propre et du gardé. C'est tout. Elle aimait lorsqu'en elle se déclenchait cette saignée de langue. Tout paraissait facile. Les phrases sortaient toutes faites. Les idées se succédaient avec une incroyable souplesse. Mais cette déferlante avait aussi sa part d'ombre. D'irrépressibles phrases de haine ; d'insultes adressées à quelques personnes, toujours les mêmes. La sonnerie du téléphone l'interrompit dans ses réflexions. Report du travail en fin de journée. Une voix de femme. Par prudence elle appela le lieu de tournage. On lui confirma.

Elle put donc se laisser aller à sa joie. Voilà qu'elle avait un peu de temps devant elle. Et les déferlantes de langue de revenir.

On dit une phrase. La même phrase toute sa vie. Et le sens n'est jamais le même, toujours en mouvement. Et nous entendons les autres plus jeunes mettre dans cette même phrase dite le sens de leur âge. Impossible de croire qu'ils se trompent. Ils ne se trompent pas. Personne. Nous sommes en face, chacun sur sa rive, et il n'est pas possible d'habiter ensemble le même sens. À vrai dire ces autres paroles déferlantes, faites de haine et de ressentiment contre des personnes qui l'avaient certes profondément blessée mais il y a si longtemps qu'elle ne comprenait pas que ce soit aussi présent, elle les rattachait à ce même mécanisme de construction de sens, jamais le même en soi, jamais le même avec les autres qui se serait mis à dériver tout seul, absolument incontrôlable. Une fois dépassées l'incongruité, puis la honte, puis la culpabilité, ne restait plus qu'un petit circuit de chemin de fer en miniature où ces phrases tournaient en boucle. Puisque je ne puis les faire disparaître, qu'elles tournent. Au fond elles ne blessent plus personne.

Ce serait donc ça la conscience du temps : aménager des zones en soi pour toutes les phrases nomades qui circulent en nous. En elle s'installe un campement de forains. Existait-il entre son for intérieur et le forain de l'extérieur des correspondances ? Ce qui est en haut est en bas. Croyance cathare. Ce qui est en haut se redéploie dans notre corps parfois. Et parfois notre corps se redéploie au-dehors dans le socle visible des choses. Et puis le flot cessa. La fatigue la remplaça. Elle prit un café avant de se diriger vers la douche. Bon ! Lavons-nous ! L'eau détendit son corps. Au point qu'elle le sentit au bord de se fragmenter, suivant les lignes de son regard. Plus rien ne l'unifiait. Qu'est-ce qui fait marcher tout ensemble ?

On sonnait à la porte. Elle enfila vite fait un peignoir rose fuchsia. Par l'œilleton, elle vit la factrice portant un paquet. Elle ouvrit. Signa l'accusé de réception. La flamme indiquait la provenance de Toulouse. Tourna en tous sens le paquet muet, finit par l'ouvrir. Dedans il n'y avait rien. Absolument rien

d'autre qu'une boule de papier journal froissé. Un reliquaire vide, se dit-elle. Elle défroissa le papier au cas où quelque chose de trop petit s'y cacherait. Rien. Elle se fit un dernier café. Pour réfléchir. Mais à quoi pourrait-elle bien réfléchir s'il ne passait entre ses mains que des paquets vides ?

On cherche d'abord à l'éloigner. Puis on l'inquiète, peut-être pour la faire renoncer au tournage. Elle relie tout ça à l'homme du car. Elle avait pourtant le sentiment pour l'avoir côtoyé plusieurs fois qu'il ne se souvenait pas d'elle. Il ne me remet pas. L'expression la fit sourire et pourtant elle frissonna comme si en employant ce mot quelque chose d'essentiel pour elle allait se dévoiler. Lui ne me remet pas mais quelqu'un d'autre, oui, quelqu'un d'autre est en train de le faire.

Donc ton personnage se doute de quelque chose. Elle ne peut pas savoir que tu ne sais pas où la guider, que tu n'es même pas capable de mettre quelque chose dans le colis. Tu la vois buvant son café et t'écrivant une lettre incendiaire où elle te somme d'en finir avec cette plaisanterie. Déjà que, par Dieu sait quel tour de passe-passe, tu l'as mise dans le car de *La Diagonale d'Espalion à Lavaur*. C'est certainement toi qui lui as téléphoné pour qu'elle ne vienne pas sur le lieu, souhaitant peut-être que l'histoire s'arrête. Mais comme tu n'en as pas le courage tu l'envoies promener dans Toulouse, puis tu mènes tout ton petit monde à Saint-Sernin. Tu évites d'y glisser ton petit couplet sur l'orgue que tu cherches à caser dans toutes tes moutures du *Pays jonglé*. Inévitable descente dans la crypte. Déambulation dans le Tour des Corps saints. Avec la figure obligée de la porte ouverte d'un reliquaire. Témoignage de l'effraction. Tu n'as rien compris à la leçon. Tu continues de balader tes personnages suspendus comme à des crochets dans la grange vide du livre. Ce qui est curieux, c'est que tu aies pu aussi longtemps te hasarder dans un personnage de femme. Se créent ainsi des poches à l'intérieur du vieux récit revisité, dans lesquelles tu entasses des fragments hétéroclites, venant souligner un peu plus la dérélition qui t'habite. Quelqu'un d'autre réussirait sûrement à organiser ces éléments de

manière à les rendre lisibles, acceptables et captivants. Tu t'obstines et tu t'enfermes. Cependant tu ne le vis pas comme un échec. Tu te dis qu'après tout tu nettoies tes écuries. Tête comme tu es, borné même, tu t'accroches à tout prix pour faire jaillir, au cœur même de ces divagations, du sens. Feuilleton où les péripéties sentimentales sont remplacées par des péripéties senties mentales. Audacieux ! N'est-il pas ? En résumé tu te retrouves avec sur les bras : un film en tournage, au cours duquel un homme déguisé en ours reçoit un coup de couteau (dont tu ignores l'auteur), la présence intermittente de Portino et de l'homme du car, le retour du « je » de *La Diagonale*. Et puis voilà que te revient d'un coup le souvenir de celui que tu appelais « le maître » dans le manuscrit jeté. Il était devenu fou en errant dans des carrières d'ocre. Ensuite il intègre un groupe de marchands (tout cela se passe au Moyen Âge) et arrive dans une ville au moment de la grande foire de printemps. Ce n'est qu'une péripétie de ce qui se trame dans cette foire dont tu ressens soudain comme une nostalgie. Nostalgie d'un récit en roue libre, allant où il veut, machinerie formée avec des lettres alphabétiques trafiquées en grand secret, qui arrache le quartier à la ville et le fait dériver vers le vaste estuaire. Cette machinerie de lettres, tu la situais très bien au Château d'eau, actuellement galerie photographique, dans la salle du bas (crypte ?) où l'on marche sur des plaques en verre autorisant la vue de l'eau et des rouages, dents crénelées, pignons, arbres à cames, etc., comme un moteur en attente. Tu y vois une ressemblance avec la tuyauterie des rues. Comme si d'ici on pouvait piloter le faisceau de connexions souterraines des différents quartiers de la ville.

Seulement voilà, tous ces personnages à peine ébauchés, à moitié débiles (le maître), muets, estampillés l'un gitan, l'autre femme, se sont dangereusement infiltrés dans ta propre existence. Tu ne sais ni quand ni comment cela s'est fait, mais ils se sont installés en toi avec une telle présence que tu ne pourras pas t'en débarrasser aussi facilement. Comme s'ils te réclamaient de les sauver d'une situation dans laquelle il est vrai tu les as bien englués.

Alors tu te précipites sur d'autres livres, pour te laver la tête et voir comment cela se passe chez les autres qui écrivent. Ont-ils trouvé une solution à ces problèmes ? Tu as l'impression qu'ils ne savent pas plus comment ils vont s'en sortir. La différence c'est qu'ils n'en parlent pas. Il n'y a pas d'autre choix que de continuer.

À nouveau dans son rôle. La foule s'ébroue. À nouveau une clameur. Elle se retourne mais déjà le funambule gît au sol. Une heure après, tout le monde sait qu'il est mort. On parle de malédiction pour ne pas parler de meurtre. Te revoilà dans l'impasse. Pas de sens mais des à-côtés de sens. De singulières pratiques qui te donnent envie de retourner à l'écriture poétique. Comme si c'était la seule manière de se tenir digne dans l'absence de sens. Rien à prouver ici. Éprouver suffit. Vouloir rendre la vie transparente comme un filet d'eau. Tu ressens une forte poussée de révolte. Toi et tes personnages. Ces gueux déguisés en « je » ou inversement sont complètement déstructurés, en perdition. Ça craque à toutes les coutures. Aller chercher loin de la vie une justification à la vie. Quel que soit le lieu, ce dont tu t'avères incapable c'est de construire. À peine te tenir en équilibre sur le seuil de ce qui s'est détruit. Où pouvais-tu mettre le funambule ailleurs que dans sa chute ?

Maintenant c'est même l'émeute au fond de toi, la jacquerie. Plus personne ne veut de cette mascarade. « Amène-nous au moins quelque part ! » te disent-ils. Fais qu'il se passe quelque chose qui soulève notre enthousiasme. Tu ne réponds pas. Tu dois reprendre tout une fois de plus et t'excuser auprès du lecteur à venir de l'avoir lui aussi englué dans cette tourterie en boucle.

Tu t'effaces devant Déborah. Sur la place, seins offerts, mains sur les hanches, derrière l'homme du car écrivant sur ses manuscrits cassants. Elle croyait qu'il faisait semblant d'écrire, mais il écrivait vraiment avec sa plume d'oie. Rien que des voyelles. En appuyant bien les jambages, le délié des lettres. Et au-dessous – mais est-ce bien lui qui l'avait écrit – elle pouvait lire : OU LE MONDE EST-IL VISIBLE ? Il fallait bien que

de l'énigme revienne en force. L'homme du car est complètement accaparé par la lettre A. Il leva les yeux pourtant et leurs regards se rencontrèrent. Il y eut alors une grande douceur. « Vous aimez écrire ? Moi, je ne me lasse pas de dessiner cette ligne nouée comme un lacet. Belle lettre. Archaïque. Cornes de taureau renversées. Jambes sans corps. Compas. Pour elles je ferais des folies. » Alors elle osa : « Que faisiez-vous dans la crypte de Saint-Sernin ! » Il la regarda en souriant. « Et vous ? – Je vous suivais. » L'ordre fut lancé de cesser les pauses. Il ne dit rien mais sortit un carnet de sa poche et le lui tendit. Un carnet noir.

Le quartier noir 2

(Partie du manuscrit jeté dans la poubelle du haut de Biounac.)

J'habite dans l'anse du fleuve. Une maison un peu à l'écart des autres gisant abandonnées et comme anéanties par leur propre étroitesse. Elles tentent désespérément d'escalader la colline pour prendre possession de la vue sur le paysage, au demeurant fort beau. Mais elles butent contre les villas plus cossues, nichées en blasons derrière les lances forgées des grilles. Les chiens, pattes dressées sur le muret ou courant en tous sens, aboient violemment aux quelques passants.

Ici la poussée de la ville n'a pas encore fait éclater les petites routes bordées de jardins. On aperçoit sur la colline à l'ouest des grappes de maisons neuves patiemment se répandre : petites verrues claires à l'orée d'une ville pourtant lointaine. Ces lotissements ont saccagé les prés et la belle ordonnance des champs. Ne subsistent qu'une haie de saules et deux piliers en brique supportant les restes d'une ancienne grille arrachée. Mais les murs construits avec des galets pris dans un mortier en train de se déliter ont été brisés et concassés. Et ces deux piliers dérisoires ne sont plus là que pour borner ce qui a disparu.

Je regarde l'étrange assaut immobile des huttes modernes. On dirait un vieux village lacustre resurgi à sec sans pilotis. Entre le nouvel ordre nu de ces maisonnettes et celui plus ancien, plus anarchique, des vieilles bâtisses englouties dans le feuillage, il n'y a pas d'espace neutre, de terrain vague tampon. La confrontation y est brutale. Je suis enfoncé jusqu'à la garde au merleau de la fenêtre face à de muets ennemis qui me cernent. Les vieilles maisons amassées autour de la mienne en

contrebas, avec leur remise, leur puits, opposent un rempart aussi peu sûr qu'un fossé de château fort sans eau.

Mon nom n'a pas d'importance. Petite contrée balayée par les vents, petit éclat de roche enfoncé dans le cœur en fleur inverse, ce nom ne tient pas d'ici son origine. Ici les habitants restent des voyageurs amoureux des limites. Ils vaquent à leur travail, à leur vie. Ils s'appellent du bord de la route, du fond du jardin, pour rien, pour vérifier la présence de l'autre devenu un bornage du territoire arpenté. Leurs noms résonnent familiers à leurs oreilles. Mais le mien ? C'est un chien cloué sur le bandeau d'une boîte aux lettres, l'annonce d'un lieu-dit, un petit sac. Il est comme un panneau à l'entrée d'un village où l'on ne passe que rarement et par nécessité, donnant une unité éphémère à ces maisons agglutinées autour du café, de l'église ou de la halle, souvent les trois à la fois. Il est comme l'autre panneau à la sortie du village, le même mais barré d'un trait rouge en diagonale, disparaissant à l'envers dans le rétroviseur. Il est alors comme un reflet opaque dans le miroir de l'air, une figure de carte à jouer. Mon nom n'éveille rien. S'il n'a pas non plus pour moi cette importance que chacun est en droit d'attendre, c'est qu'il habite un corps errant. Il n'est pas comme ce visage dessiné par les montagnes, ce profil d'homme allongé du côté de Montréjeau, barrant la route et l'horizon. Visage de géant sans nom, figure émouvante du lieu au repos, nul ne t'appellera pour que tu te lèves, homme colline, que tu arraches les liens qui te retiennent à la terre. Tu es devenu le lieu même. Tu restes là pour lester le pays quand les vents du deuil soufflent trop fort sur nous.

Pour ne plus avoir à rendre compte d'une lignée qui s'est éteinte sans traces, avec de vrais noms, de vrais prénoms collés à des visages de chair, de fils réels me reliant aux ancêtres, je me suis imposé de taire ce nom, espérant par là obtenir une rupture définitive avec cet imaginaire en porte à faux sur ma vie. Car, orphelin de la lignée, exilé de la tribu, si je ne connus aucun de mes grands-parents, ils me furent toujours présents par les récits de ma mère, tantôt vers Romagnat pour la branche d'Auvergne et jusqu'à Troyes en ce qui concerne la

famille de mon père. J'avais l'impression de suivre une ligne tracée sur une carte le long de laquelle je glissais comme une goutte d'eau. C'est alors que de part et d'autre de cette ligne, tels des gisants se levant brusquement des sarcophages au couvercle descellé, ces ancêtres disparus avec voix, souvenirs, photos, poussaient pour prendre part eux aussi au maigre festin de ce qui s'écrivait devant moi.

Une fois, pour m'amuser, je m'affublais d'un nom de ville italienne : Lucca. Je ne sais si cela me convenait mais ce prénom me projeta d'un coup en Ligurie, et de là au prénom de mon grand-père.

Elle leva la tête du carnet. Cette petite écriture l'obligeait à un effort de déchiffrement fatigant. Où le monde est-il visible ? se rappela-t-elle. Elle avait aussi le pénible sentiment d'entrer par effraction dans une autre vie. Et pourtant parfois c'était comme s'il parlait d'elle.

J'habite dans l'anse du fleuve, sur une butée saillante d'où je peux le saisir du regard et l'accompagner jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue. Pour moi il ne va pas plus loin que l'amorce de son méandre et naît de cette ligne de partage près du pont que des hommes ont fait sauter hier. Avant et après, je suis devant un autre fleuve cousu au premier, qui pourrait tout aussi bien porter un autre nom. De mon atelier situé dans une ancienne forge, je vois les deux barges de l'eau et du ciel nuageux se tordre avec le vent. Sur une petite table devant moi, un bloc d'argile est posé. J'entends les bruits des pontonniers arrimant des bateaux pour un passage provisoire. Ils s'activent à l'écart élargi du village, au-dessus de cette mer en miniature rétrécie par la poussée des terres qu'ils essayent de lier au moyen de filins en acier. De loin, certains ont l'air de porter l'uniforme de ces soldats territoriaux qui trônaient sur les paquets de chicorée Leroux. De ce qui se trame en face, je n'attends rien, aujourd'hui comme les autres jours. Dans l'attitude du guetteur mais ne guettant rien, pas même les marchands qui nous approvisionnent et qui n'ont pu passer à cause

de la crue qui a emporté le pont. Le froid découpe chaque silhouette dans un halo de brume. La troupe, en bas, est un amas de petits blocs de chaleur dérangeant l'air en le trouant de chair haletante. Les pontonniers se sont rapprochés de la maison. Le courant est beaucoup trop fort près de l'ancien pont. Ils sont maintenant à cinquante mètres de ma fenêtre et fixent les câbles aux arbres de mon jardin. Ils ne m'ont pas demandé mon avis.

Tout en les observant, de temps à autre, je continue mon ouvrage. Je coupe dans cette motte d'argile deux blocs à peu près égaux. Dans le premier bloc détaché, je creuse une barque, tandis que l'autre bloc reste informe, bien que longuement pétri dans une sorte de rêverie de mes mains.

La compagnie dehors use les bruits de son travail. Tous ces sons me raptent et m'évacuent de moi. Mes paroles se vident à ma recherche et me ramènent avec insistance à cette masse argileuse qui persévère dans son refus de prendre figure. Malgré cette résistance qui me surprend, je persiste. D'abord traiter l'assise, le socle. Creuser une attitude de marcheur où les jambes soient l'œil du sang. Mais comment lui inventer une posture qui ne le fasse pas tituber ? À moins que je ne le fige définitivement dans une pose identique à celle du fleuve qui pour moi, et ce depuis longtemps, ne coule plus.

Au fond d'elle, quelque chose commençait de prendre, comme si le socle dont le carnet parlait s'établissait en elle à son tour. Ce lieu dont il faisait mention, elle n'arrivait pas à le situer en dehors, dans un paysage naturel, mais elle s'en sentait étrangement proche. Doucement, à son insu, elle l'installait à la place du faux quartier médiéval. Mais cet espace restait encore rempli de brume. Elle le revit alors sur les hauteurs de Biounac, repartir, refuser la plongée dans la rainure de la vallée. Et sans savoir pourquoi, elle sentit que pour elle tout avait déjà commencé ailleurs et avant.

À ce point précis de mon travail m'envahit immanquablement une fatigue familière mais lourde à en pleurer. Elle se

déclenche chaque fois que la tension nerveuse arrive à ses limites. Et la cause, s'il faut à tout prix en trouver une, réside moins dans les difficultés à travailler cette petite chose d'argile que dans le sentiment érodant de l'impossibilité même d'œuvrer. Les pontonniers attendant la décrue me deviennent aussi fraternels.

Le reflux de toute cette énergie perdue en moi me parvient par les collines enneigées. Elles sont les plus lointaines limites de l'enclos dans le magnifique pré bleu de l'air. Hommes de la plaine, nous le sommes tous ici, à hauteur égale et aucun d'entre nous n'y échappe. La différence éventuelle ne vaut que dans la bonne ou mauvaise appréciation de la distance entre ces montagnes et soi. Même proche d'un corps auquel je m'adresse, assis à un mètre de moi sur une chaise de paille, je reste aussi distant de lui que ces collines barrant au loin le regard. Tout commence en face, là où la barrière devient visible. Un monde s'amorce là où le regard bute, se plante, ne bouge plus.

Il y eut un grand bruit. En sursautant je fais malencontreusement une entaille dans le pied d'argile naissant sous mes doigts. Par cette coupure, j'entends monter le cri des pontonniers. Leurs treillis de travail, un kaki un peu sale, se confondent au vert passé des feuilles des fourrés tandis que les raisins noirs asséchés répondent comme dans un tableau aux ailes des corbeaux. Une fois de plus les câbles ont lâché. Je reporte alors mon attention crispée sur la jambe d'argile, plus épaisse, plus massive que l'autre et qui porte sur elle toute la charge.

Un temps, assise dans le café, elle réfléchit. Elle revit clairement les chicots des piles de l'ancien pont Saint-Pierre, fait de fer et poutres métalliques. Une petite passerelle en bois avait été construite pour les piétons, sentier sur Garonne. Elle était presque sûre qu'il parlait de ce pont, mais qu'il l'avait transposé dans un autre espace.

Les pontonniers disparurent. Des gens s'agglutinaient devant le pont coupé et les bateaux décrochés étaient entraînés par le

courant vers les joncs, puis plus loin en aval vers le marais. Le silence s'établit. Un silence lourd, de ceux qui doivent précéder les événements majeurs. Une pause avant une bataille. Ce sursis pesait avec tant de force sur le jour tombant qu'il l'enfonçait plus vite dans la terre. Et même bien après qu'ils ont disparu, je n'ai rien dit de ce que j'avais vu. Qu'avais-je vu au fond ? De simples images. Et comment aurais-je pu savoir où étaient passés les pontonniers ? Je fixais sans le voir vraiment le chemin qui accède à la ville par la forêt. C'est là que je les vis s'enfuir en courant comme s'ils avaient rencontré le diable en personne. Je n'ai rien dit. Plus par impuissance à formuler une réponse précise et cohérente au milieu de cette rumeur qui commençait à circuler dans le pays sur un supposé vol de reliques à Conques.

Elle porte le verre à sa bouche. Tu en profites pour t'inquiéter de cet empilement de récits, avec raccourcis inopinés, rapprochements douteux. Tu as besoin d'un terreau riche à patiemment répandre sur ton quotidien. Mais il y a un hic. Dessus et non dessous. Tout ce qui y fut planté, je l'ignore. Comme un récit de désinitiation.

Je me suis approché d'un des ouvriers. Il écrivait des mesures dans un carnet posé sur ses genoux. De temps en temps, il portait à ses lèvres une gourde. Sur le goulot une étoile était dessinée. Il donnait l'impression de vivre ce temps suspendu avec la concentration d'un funambule sur son fil. En lui, une tension plus forte que tout se lisait, son regard revenant lentement d'un autre espace renversé en lui.

« Sais-tu où sont les pontonniers ? »

J'ai dit ce que je répondrai plus tard au capitaine de gendarmerie. Je les avais vu travailler dans le brouillard provenant du marais. Ils s'acharnaient à construire un pont de bateaux. De ma maison, je percevais les bruits et les bribes de conversation. J'étais à ma table, tout entier occupé à malaxer l'argile. Et puis soudain, plus aucun bruit. Quand je me suis précipité à la fenêtre, il n'y avait plus personne au bord du fleuve.

Les cordes se brisaient en mille endroits. Les gendarmes envoyés en éclaireurs sur l'autre rive ne découvrirent aucune trace. Je n'ai pas dit que je les avais vus s'enfuir, ni qu'en revenant à ma table de travail, je m'aperçus que le personnage d'argile dont j'avais à peine ébauché les jambes avait pris le visage d'un des pontonniers.

Tu ne mesures pas à quel degré de perversité tu es parvenu en introduisant ce carnet dans le déroulement du récit. Elle est bien obligée de croire que ce carnet lui a été donné par l'homme du car alors qu'en fait il est tombé de sa poche et qu'elle l'a ramassé en le cachant aussitôt sous ses jupes. C'est bien toi qui a insidieusement glissé ce carnet dans son sillage pour la plonger dans une spirale infernale d'associations dont tu la sais friande. Il ne te reste plus qu'à organiser la suite de la rencontre entre Portino et l'homme du quart. (Tu ne sais déjà plus comment l'écrire. Tu laisses Déborah à la lecture du carnet d'autant qu'elle ne t'a pas attendu pour y retourner.)

Je contemple l'anse du fleuve. Le soleil s'enfonce dans le coin du mur et tasse les vignes dans la colline que surplombent en certains endroits des falaises couronnées d'arbres. Les ouvriers, les pontonniers, les gendarmes, le visage dans le bloc d'argile, tous sont partis. Tout s'est effacé. Je reste plié dans ce paysage fermé sans aucune envie de passer la barre horizontale du ciel et de la terre s'abouchant. Je suis assis et je contemple l'immense tableau des falaises d'ocre. Un peu plus haut, comme une apparition sans surprise, s'acheminent des caravanes en direction du village. Elles viennent s'installer dans le pré en bordure du fleuve, au pied de mon jardin. Un homme âgé sort d'une des voitures et se dirige vers moi. Il a un foulard rouge autour du cou, un grand chapeau noir, les yeux très clairs, les joues mal rasées. Sa voix douce contraste avec son apparence de bandit calabrais. Il me demande la permission de camper dans le pré pour la nuit. Je lui réponds que ce pré est communal et que je n'y avais jamais vu de panneau « Interdit aux nomades ». Il me remercie et redescend vers les caravanes. Déjà les feux s'allument.

Je mets à profit cette tranquillité retrouvée pour me délier de leur présence et me poser dans la fenêtre afin de suivre les trouées lumineuses plantées dans le ciel. Des vagues noires surgies des soutes célestes alourdissent le froid du crépuscule. Plus rien ne bouge. Une forte impression de sécurité minérale se répand dans tous mes nerfs glissant le long de mon squelette. Le jour plongeant le monde à découvert, l'exposant à tous les pièges du regard, me rattachait au monde végétal, insufflant à mes cheveux, à ma peau, une plasticité de tiges et de feuilles. Mais là, à la nuit tombante, je ne suis plus qu'un bloc basalitique. Mon visage devenu lisse ne témoigne de son ancien état que par les deux trouées lumineuses de mes yeux embourbés dans ma chair durcie. Je reste assis dans l'embrasement. Longtemps. Puis je m'endors. Je fais ce rêve. Je suis dans les carrières d'ocre. Le vert des pins jaillit, coloré de neuf, plus dense et plus présent que l'assemblage des ocres fragmentés. Je porte aux pieds des poulaines. Elles se couvrent de mauve, d'orange, de violet, amalgamés par une rosée soudaine. Tous ces grains de sable, en s'effritant, dévoilent d'autres colorations plus instables encore, s'agglutinant à mes mains, à mes épaules, pénétrant mon œil de filaments se dénouant ; se renouant dans une danse minérale. Mon corps s'emplit des grains de ma propre chair, chamarré des perles du lieu, mosaïque rivée en son centre par un lévrier enrubanné. Je me laisse guider par lui, sans savoir où je vais. Je prends conscience de mon égarement. Alors je porte mes mains, paumes ouvertes, en conques arrondies aux commissures des lèvres. J'appelle. J'appelle. Le lévrier détail, soulevant dans sa course une poussière de miel. Le froid me réveille. Les vagues noires s'empilent dans le ciel. Je garde de ce rêve une sensation très forte de bain dans la lumière. Mon œil acéré par ce rêve cherche une issue de clarté dans cette coulée noire. Un léger bleu se fonçant s'égoutte le long des nuages par une sorte de rainure pratiquée dans le paysage. Ce bleu s'écoule avec une lenteur infinie. On ne voit pas le récipient qui l'accueille. Par ce point de jonction entre deux mondes on sent comme des figements anciens. Et quand le jus noirâtre de la nuit eut fini de se

déverser, je dus me retenir aux montants de la fenêtre pour ne pas rouler avec les vagues dans le ventre des dieux.

Ni ventre des dieux, ni ventre d'enfance, ni ventre tout court. Il ne veut pas. Tout ce que je pourrais dire de lui c'est qu'il n'est que refus. Il n'a pas dû vouloir naître, se dit-elle. Il prévoyait l'entourloupe. Elle feuilleta les autres pages du carnet, par curiosité, pour savoir combien de temps cela allait encore durer. Le carnet est encore plein de ces pages à l'écriture resserrée. Tout le territoire blanc est recouvert. Il n'y pas de mot fin. Il y aurait donc une suite. Elle rêve alors à l'autre carnet, peut-être celui jeté dans la poubelle. D'un coup il n'y a plus que lui qui compte. Elle se remet à la lecture, mais déjà elle est ailleurs.

Au matin les gens du campement rallument les feux. Le vieil homme revient avec des femmes me demander où ils pourraient tirer de l'eau. Je leur montre la pompe du jardin. L'homme a l'air inquiet. Il fixe le pont. Je lui parle de ce qui s'est passé sans mentionner les pontonniers. C'est lui qui m'en parle : « Ils ont disparu ? » Je réponds de la tête. Ensemble nous regardons les filins brisés comme des traînées de comètes dont la tête se situerait à l'emplacement près de la grange bordant le fleuve au fond du pré. Au moment où en sort une barge noire qui se dirige vers la partie ombragée du fleuve dans le matin. Elle s'échoue là où les pontonniers ont disparu. On aurait dit une extraordinaire béance dans l'eau. À nouveau, elle bouge et prend la direction de la grange, passant au-dessus de l'emplacement supposé d'un tourbillon que m'avaient indiqué les gens du pays. Il n'est pas visible en surface. La barge se mit alors à tourner sur elle-même et à tant s'enfoncer que les rebords étaient au ras de l'eau. Au même instant une fumée s'échappe de la grange. Un jeune garçon en sort. La barge finit de tourner et reprend sa course en sens inverse vers la grange. Dès qu'elle accoste, le jeune garçon saute à l'intérieur, disparaissant complètement. Il en ressort quelques minutes plus tard les bras enserrant un vase dans lequel s'élancent de magnifiques lys au blanc éclatant qu'il dépose avec d'infinies

précautions sous l'arche encore debout du pont arraché. Ce qui reste de la pile, crochu comme un bec d'oiseau de proie tente au-dessus de la barge de rejoindre la rive dans un élan pétrifié. Une femme à son tour apparaît à l'entrée de la grange, vêtue d'une longue robe multicolore de Gitane. Elle va s'asseoir près des saules. Le petit garçon lui parle. Ce qu'il dit, que nous n'entendons pas, secrète un halo de buée autour de sa tête qui densifie l'air. La jeune femme tient son corps tourné vers le fleuve. Soudain un chant s'élève à la résonance parfaite, prenant essor de son socle d'eau pour s'épanouir dans l'air humide que le soleil commence à attaquer. Ce rite de passage de l'eau à l'air se propagea à tout le territoire.

D'autres formes sortent à leur tour de la grange : des hommes habillés comme les gueux du Moyen Âge. Un anneau brille à leurs oreilles. Ils entrent dans la barge, avec la jeune femme, rejoignant le garçon. La barge se met aussitôt en fleuve vers l'aval, se contentant de suivre le courant. Nous les voyons à mi-corps, posés dans ce car naval glissant sur le dos du fleuve. En dernier disparaît dans le méandre le garçon accoudé à la barge sur une sorte de tapis coloré et frangé, l'air renfrogné et déjà ailleurs. Habitant de l'anse du fleuve, comme si je buvais ces alluvions, je sens se déposer en moi tout ce que le fleuve a arraché en amont. Je deviens un tabernacle de boues, de troncs d'arbres déracinés, de chiens morts et de vaches au ventre gonflé comme une outre, de barges aux attaches brisées. Parfois des silhouettes d'hommes et de femmes émergent à mi-corps. Des chants, par bribes, portés par l'eau, des paroles d'amont voyagent sur les ailes des libellules. Des moustiques s'approchent de moi pour me piquer et inoculer ces chants dans mon sang. Comme des galets, ces chants rebondissent et ricochent sur la pellicule de ma peau. Quelle autre chose au monde pourrait m'atteindre, à ce moment crucial où le jour et la nuit installent l'ourlet de la malheure ? Tout un peuple de bêtes agitées d'un désordre savant vient se précipiter dans cet invisible chenal, y accédant par de petits sentiers : veaux, vaches, ânes, chars tirés par des bœufs lourds et maladroits. Ils partent avec le crépuscule dans le dos vers les dernières

fermes. J'assiste à la fin d'un temps. Je regarde ces gens et ces bêtes s'éteindre. Tout ce qui va suivre maintenant vient peut-être de cette extinction lente à oublier, de la décomposition de ces traces.

Alors je me tourne vers le fleuve. Tout ce que j'accueillerai amené par lui dans ses flancs, tout ce qui n'est pas encore advenu, passera au travers du filtre de mon corps. C'est une ancienne coutume perdue que d'avoir le droit de tendre un filet à l'endroit où le fleuve traverse ses terres. Qu'elles soient ici mon regard et que rien n'aille jusqu'à la mer sans que je ne le sache.

Manière d'être au monde. Contemplatif. Comptable des objets et des gens. Il n'y a pas lieu de... jusqu'au jour où la preuve est irréfutable que ce que l'on craint arrive toujours. Alors autant l'accueillir. Mais si on cherche à forcer l'accès, cela se défait, se délite. Et nous vivons dans le souvenir obsédant de ce qui n'a pas eu lieu.

Maintenant elle se sent comme un jongleur ayant réussi son numéro avec des cerceaux, les tenant enfin immobiles dans sa main, sans qu'aucun n'ait chuté. Continuer la lecture lui parut vain. Elle avait défriché ce qui lui convenait et craignait qu'en poursuivant la confusion mettrait à bas le petit échafaudage en train de s'élever.

Tout cela tient à tellement peu. Une infinité de hasards exposés à la confrontation entre le sédentaire et le nomade, l'exilé intérieur et le vagant, Portino et l'homme du car, la même figure du double sur la carte à jouer. Nous nous promenons et une part de nous-mêmes s'enfonce dans le sol ou bien reste dans l'air.

L'homme du car était devenu l'homme au carnet, se dit-elle, comme s'il construisait peu à peu un mot nouveau.

Au bout d'une heure, une grosse voiture s'arrête dans le campement. Je ne suis pas surpris d'en voir sortir le jeune garçon, la femme et les gueux. Ils rient. Un quart d'heure plus tard,

le garçon se dirige vers ma maison. Il me dit, sans que son visage ne marque la moindre expression que son grand-père désire que j'aille dans sa caravane.

Le seuil à peine franchi, je suis saisi par une odeur âcre, entre brûlé et encens, qui imprègne l'endroit. Maintenant que je suis à l'intérieur, l'espace apparaît plus grand que l'extérieur ne le laissait supposer. Je suis transporté dans un bazar oriental saturé de soieries, de tentures et de coussins. Seule une table en bois, nue, recouverte de livres et de papiers épars apporte une note d'ascétisme dans cet oasis. Le vieil homme me fait signe de m'asseoir à la table sur une banquettes recouverte d'un large pan de tissu vert. Il en débarrasse un coin pour poser des tasses. Tandis qu'il se retourne pour prendre la cafetière, je jette un œil sur les livres ouverts près de moi. Un gros livre à la couverture rouge attire mon regard. Il est ouvert sur une illustration représentant une troupe de Bohémiens au Moyen Âge. Sur la page de d'à côté, écrit en caractères gras, on peut lire : « Ils se donnent les descendants des Égyptiens qui refusèrent l'hospitalité à la Vierge et à Joseph pendant leur fuite en Égypte... » et mon hôte sans se retourner d'ajouter... « et ils furent condamnés à l'exil... »

— Qu'en pensez-vous, dit-il, en me souriant.

— Je n'en sais rien. J'ignore tout de votre histoire.

— Tout le monde ignore ses origines. Vous avez une idée de qui étaient vos ancêtres en 3000 avant J.-C. ?

J'écoute. Je bois mon café. J'ose :

— Que savez-vous des pontonniers ?

— Laissez les pontonniers. Nous ne nous occupons que de nous. Tout à l'heure nous répétions une scène que nous allons jouer dans un film. Cela ne vous a pas surpris ? Nous allons jouer qui nous sommes.

Et longuement il lui narra son rôle. Il a pour nom Portino et règne sur un empire de venelles. Au travers des trajets que ces étroits goullets autorisent, il est, du lieu, le seul à connaître d'autres passages par où transitent, à l'insu même des habitants, un commerce qui n'a pas droit de cité. Il y a, incrustée dans cette ville naissante, une autre ville patiemment

camouflée, mémoire de pré recouvert – il me cite alors le texte – dont lui, Portino, est le garant, faisant office de guide pour quelques personnages singuliers dont il ne connaît pas même la langue. Un ordre lui parvient de les accueillir ou de les faire sortir. Il remplit la fonction de passeur sur un fleuve absent dont les rives lui sont familières.

Au fur et à mesure que le vieil homme parle, je suis gagné par le sentiment qu'il en dit plus que ce que nécessite son rôle. Comme s'il y superposait une autre histoire. Mais je marche. Plus encore, je suis fasciné. Il me décrit la suite plan par plan, séquence par séquence, certaines scènes, puis il s'arrête net. Il va vers la fenêtre : Maintenant c'est ma maladie. Je peux voir distinctement une colonne avancer sur la crête de la colline. Ce sont des marchands. Une poussière grise recouvre le flanc des bêtes et les surcots des valets. C'est ma jonglerie de les voir ainsi et de les pousser dans les lices d'une ville lombarde. Ils vont à la maison de leur corporation, installée au port. Ils respirent à toute la fièvre foraine, saluent, déplient les draps. Ils font toucher la qualité des cuirs. Ils ameutent les chalands avec des trompes en ivoire, déroulent les étoffes, tandis que d'autres se déversent dans les échoppes des Vénitiens pour acheter les marchandises venues d'Orient. Tout ce qui est écrit dans le scénario m'est réel. Ils franchissent la première enceinte, puis ils accèdent rapidement aux quartiers bas près des tavernes, à proximité des lieux d'abattage où l'on voit pendre les yssues. Un peu plus haut commence une rue des jongleurs qui va se perdre dans les hortanelles, petits jardins. En contrebas, au bord du fleuve, sur une grande place ouverte à l'aube, fermée à la nuit recroquevillée sur les ruelles noires, une sorte de grange, plus certainement un ancien bateau-lavoir est accroché à un anneau. Peut-être simplement des ombres que le fleuve a déliées des rives.

Le quartier noir 3

Le journal annonce qu'un film va être tourné dans la grande ville proche. Le vieux quartier des abattoirs doit être démoli. À sa place, en bordure de fleuve, on construira des bureaux, des appartements et un musée d'art contemporain. En attendant, le temps que vont durer les fouilles archéologiques, obligatoires avant tout grand chantier, le réalisateur de ce film a eu l'autorisation d'occuper une partie du quartier et d'y reconstituer un champ de foire et quelques ruelles de cité médiévale. Pas de château. Seulement un quartier : le quartier noir.

Une image ne me quitte pas de toute la nuit ; celle du page accoudé à la barge sur une sorte de tapis frangé. Elle me rattache à l'atmosphère de ce rêve au cours duquel j'errais dans les falaises d'ocre. Et soudain j'ai la certitude de connaître cette scène. Je me précipite dans le bureau où sont les livres de peinture. Sans hésiter je prends celui sur Carpaccio. La scène que j'avais vue se dérouler devant moi sur le fleuve appartient au tableau de la *Légende de sainte Ursule* qui se trouve à Venise. Il s'agit du départ des fiancés. Le fiancé prend la main de la fiancée pour l'aider à passer le ponton accolé à la barge. (Et là, je remarque une fois de plus la troublante ressemblance de leurs visages. Un seul visage et son reflet.)

En retrait, bien que sur le même plan, un jeune garçon est accoudé à une barge sur une sorte de tapis coloré et frangé, absent et fermé à ce qui se passe. Cette toile est la plus grande de la série. Le commentaire dit qu'un étendard divise la scène en deux épisodes – comme la baguette entaillée pour tenir les journaux dans les cafés. Chaque scène se déplie de chaque côté de l'étendard. À gauche, dans le port anglais, Érée, le fiancé prend congé de ses parents et part en Bretagne rejoindre

Ursule. Au fond un grand navire s'éloigne. Sur la voile on peut lire une inscription, *malo*, malheur pour Érée, voyage sans retour. Au pied de l'étendard se trouve aussi le scorpion, de mauvaise augure. À droite le prince débarque et arrive chez le père d'Ursule. C'est la première rencontre, scellée par un long regard, des deux jeunes fiancés. Leurs mains qui se joignent forment un arc sous lequel se tient un batelier rêveur, dans un silence plein de tristes présages. Tristement, une compagne d'Ursule détourne le regard. Plus à droite encore les fiancés sont accueillis par le roi et dans le fond, ils embarquent sur les navires qui les conduiront à Rome. Je suis toujours aussi admiratif devant l'extraordinaire façon dont le récit est condensé en quelques épisodes. Cette bande dessinée sans cadre, où tout circule librement, où dans le même plan le départ s'épaula à l'arrivée, où départ et arrivée se replient dans le navire en partance, est un chef-d'œuvre qui nous pénètre et prend en nous une place préparée pour lui. L'architecture générale de ces récits épurés, les couleurs, les traits, les volumes, font de ce tableau, que je ne peux dans le livre appréhender qu'en fragments, une sorte de paysage mental idéal dans lequel le regard voyage avec une liberté si grande que chaque lecture nouvelle découvre dans un simple détail de nouveaux espaces. Mon attention se porte sur le retour des ambassadeurs. Un pont coupé très loin en arrière-plan occupe symétriquement la place du navire dans le départ des fiancés. Je reconnais le pont. Non pas celui où la barge a accosté près de la grange, mais justement celui qui se situe dans le quartier où le film doit être tourné.

Il aura donc fallu qu'il sorte de sa tanière, qu'une image reconstituée à des fins de film réveille ces autres images de Carpaccio. Deux images en fait : le garçon accoudé, comme absent, et le pont coupé. Elle aussi connaît Carpaccio. Elle ne pense pas à la légende de la sainte mais au tableau appelé *La Conversation*, où un arc de paysage forme une passerelle au-dessus des conversants. Au fond, une ville. Elle aussi eut envie d'aller chez elle ouvrir le petit livre qu'elle possédait depuis peu sur Carpaccio.

Dans les différents fragments de la légende flottait une impression de coloration invisible de l'air, très proche de ce qui s'était éveillé en elle à la lecture dans le carnet du passage évoquant la sortie de la grange des Gitans costumés. Comme toujours, dès lors qu'elle lisait, son imagination s'enflammait. Elle poursuivit sa lecture, confortablement installée sur le divan.

C'est une brèche. Elle traverse toute la ville, se dressant de part et d'autre de ce long couloir qui démarre de la Halle aux grains pour se terminer à la barrière d'Auch. Dans ce couloir se meut cet autre corridor roulant qu'est le bus, au poitrail métallique et aux flancs badigeonnés de femmes couchées voluptueusement sur des fourrures. Où je suis. J'attends avec un petit pincement au cœur que jaillisse le pont Neuf et avec lui le fleuve immense après l'étouffante passe de la rue de Metz. Comme il y a bien longtemps, je me retrouve assis dans ce bus n° 5. Plus de caissière à la porte du fond. De simples boîtes à composter. Pour me rendre au quartier noir, j'aurais tout aussi bien pu prendre le circulaire n° 1. J'aurais alors admiré du pont des Catalans le pont coupé attaché à l'hôpital. Au premier plan la haute digue et derrière les abattoirs. Je n'ai pas réfléchi. Je suis venu tout naturellement alors que je croyais avoir complètement oublié cette ville. Déjà lorsque je l'habitais, elle s'était usée en moi et je la sentais se défaire de l'imagier essentiel. Mais là, je suis surpris de la retrouver comme neuve. Je tiens l'ancienne époque et la nouvelle que je traverse en équilibre dans mon regard. Un dernier feu comme un œil rouge, vert et voilà le pont Neuf. La tour du Château d'eau, chapeautée d'arbres. Hibou aux yeux crevés. Guerrier d'enfants. À l'écart du pont, surveillant le passage. Guetteur. Face à l'hôpital et son immense coquille abandonnée par l'antique mer cheminante des pèlerins et des malades. En dos d'âne, le pont nous signale que dorénavant une autre ville s'ouvre. Nous dévalons doucement la rue de la République qui reconduit l'étroitesse de la rue de Metz. Au bout les jets d'eau ont laissé la place à une palissade protégeant le chantier du métro en construction. Je me

retrouve face aux deux femmes de pierre juchées sur leur socle et tournant le dos au fleuve. Je contemple l'entassement des maisons, les lettres rouges sur le mur d'un ancien garage, le toit du marché et les dents de béton du petit tunnel. Je descends sur la place avant de prendre les allées qui mènent au quartier noir. Je suis tombé dans la partie inférieure d'un sablier, venant de loin, avec du sable dans les chaussures.

Cette marche agite en moi des tas d'images revenantes emplies de caravanes, d'oasis, de guitares, de chants, d'amis, de tulipes et de tilleuls. Tout est resté à fleur de chair. Mes pas pénètrent par effraction des séquences fragmentées que mon esprit et tout mon corps accueillent. En même temps mon œil suit une fine ligne bleue tantôt parallèle au trottoir, tantôt s'en écartant pour courir vers les maisons, y rebondir et revenir vers la chaussée. Un prétracé pour ouvrir la rue, aller aux canalisations, faire une tranchée. Mais à scruter de plus près, au fur et à mesure que l'on approche du quartier noir, la ligne se mue en large bande emplissant une rigole. Une minuscule faille avec des lèvres boursouflées comme une blessure en train de cicatriser. Il s'agit d'une crevasse étroite qui disparaît un peu plus loin de l'autre côté du trottoir, à l'embranchement avec une autre rue, dans une véritable tranchée. Après la rue : un café. Après le café, une maison étayée par de puissants madriers soutenant la façade comme dans un décor de théâtre. D'un coup me revient à l'esprit un passage du journal que j'avais distraitemment lu dans le train. Cet article, photo à l'appui, était consacré à un affaissement de la chaussée entre le marché de Saint-Cyprien et le bâtiment abritant les bains douches. Je veux en avoir le cœur net. Je retourne sur mes pas vers le marché. La croûte de la chaussée s'est effectivement affaissée d'une bonne vingtaine de centimètres. Autour du trou, des barrières mobiles obligent les voitures à se rabattre sur une seule file. La ligne bleue en diagonale passe au milieu. J'entends parler autour de moi : « Ce sont les travaux du métro qui sont à l'origine de l'effondrement. C'est pas aussi grave qu'à la Garonnette. Il a fallu évacuer les gens en pleine nuit. Il y a même une voiture qu'est tombée. »

Je laisse le trou derrière moi. Je suis le filin bleu jusqu'à la tranchée où travaille un homme en salopette orange. Il creuse à l'aide d'une pioche. Il est très profond. Les tuyaux recouverts de rouille semblent avoir été hissés d'un fond marin. Je m'assois un peu plus loin sur un banc. J'ai la quasi-certitude que cet homme-là au fond de la tranchée faisait partie du groupe des pontonniers.

Bientôt de la tranchée s'exhale une buée blanchâtre, pareille à celle qui sort des pressings. Elle court dans la rigole, s'épaississant à en devenir fumée grisâtre, installant un rideau à cinquante centimètres du sol, comme une bordure de jardin. J'ai l'impression d'entendre des craquements, des brisements terribles de racines, de masses de rochers écartelés. On dirait que le quartier se détache, motte tranchée à la bêche, s'arrache à la ville. Mais la fumée se dissipe. Les bruits, les craquements, ce sont peut-être les voitures qui les transportent. Je les entends ces bruits mêlés à tous les autres bruits. En eux, comme un souvenir d'eux-mêmes, un moment séparés mais revenus bien vite au bercail de l'entassement.

L'homme est toujours dans la tranchée. D'autres hommes en salopette orange le rejoignent. Je les vois dans un autre brouillard lorsqu'ils fixaient les câbles et derrière eux, aux aguets à l'intérieur du café : Portino. J'entre dans le café. Il ne me salue pas. Il est habillé comme la première fois où je l'ai vu dans le pré. Je m'assois un peu en retrait à une table de sorte que je puisse voir son visage de profil mais aussi les ouvriers dans la rue. En face, des palissades rehaussées de panneaux publicitaires entourent le chantier. Les hommes orange s'activent toujours. Ils sortent des tuyaux rouillés et les posent sur le trottoir avec une minutie singulière pour de la ferraille à jeter. Ensuite, ils se répartissent entre un camion et une fourgonnette. Ils partent vers le pont des Catalans. Portino se lève, va à la porte d'entrée. Dans la glace derrière le comptoir, je vois toujours les deux véhicules. Puis ils sortent du champ. Un cheval passe avec une charrette emplies de paille.

À nouveau, elle retransverse les vignettes de la *Légende de sainte Ursule* comme un paysage cousu. S'attachant à faire

circuler les images et à les associer à la moindre levée de langue en elle. Obstinément, comme nous tous, coincés quelque part dans le monde, devons faire avec ce qui nous est donné, elle réunit les fragments de son monde. Un état des lieux. Ses gens, ses lieux, ses objets. Mais ses gens, ses lieux, ses objets ne sont pas là ; ce sont leurs ombres, quelques traces. Voyageuse légère et sans bagages, porteuse simplement des reflets du vivre, que vas-tu entreprendre ? Irrévocable dénuement. De dépouillement en dépouillement nous allons et nous devenons nos propres reliquaires. (« Ce que tu as aimé de moi reste enchâssé dans mon corps. »)

Je ne vis plus rien, s'avoue-t-elle, je ne fais que regarder, je ne participe à rien de ce qui m'entoure. Est-ce la lecture du carnet qui avait induit cet état ? Mais ce sentiment d'échec était presque joyeux. Soulagement d'un poids sur les épaules. Petit à petit, irrémédiablement, elle sentait qu'elle s'en allait. L'homme du car et Portino avaient l'air de s'effacer. Elle les jugeait plus en avance qu'elle dans leur savoir sur eux-mêmes. Elle saisissait tout cela comme la chance d'une seconde naissance.

Elle entrait dans ce tableau de sainte Ursule comme si elle était chez elle. Elle pouvait y poser son balluchon. Ne voulait plus en repartir. Plus rien alors ne valait en dehors de ce territoire. Pour cela tu l'enviais, déconnecté une fois encore de ce qui tombait sous ta plume. On pourrait penser que ta manière d'écrire est une stratégie subtile ou lamentable pour mener le lecteur où bon te semble, alors que tu ne fais que parler la réalité crue et nue qui te mord, t'amène toujours plus loin de décor abattu en décor abattu jusqu'au point de fusion où tout sera écrit et que dès lors plus personne n'aura besoin de toi. Mais pour l'instant tu dois régler un problème précis : que vas-tu faire de ces personnages ? Tout le monde partage le même désir de mouvement : en finir avec cet épisode qui ne cesse de tourner sur lui-même. Elle grappille dans le carnet quelques phrases : « Là où le monde est proche, comment pénétrer ? » Et puis il y a ce rêve...

Elle s'approche doucement. Je sens une présence emplir l'espace. La femme au chronomètre s'accoude au parapet. Elle

me regarde en souriant. Non elle ne sourit pas : « Tu ne te souviens pas de moi ? Nous allions jouer dans la grange. Le chemin de terre allait jusqu'à l'entrée. La terre se haussait pour entrer dans la grange. Comme une gencive. Jamais nulle part ailleurs je n'ai vu une bâtisse d'homme si intimement abouchée au pays. » Je tourne la tête mais la femme au chronomètre ne parle pas. Elle regarde la fumée sortir de la grange. Alors je me mets à courir. Je dévale le raidillon. Je cours le long des palissades. Je heurte la ville de plein fouet. Je traverse les allées, prisonnier de ce désordre. J'esquive les voitures comme autant de rostres. Mes joues gonflent comme des voiles sous le vent. Et puis je m'effondre sur un banc de la place du Ravelin. Je laisse retomber en moi les gouttes bruitées de la rue. Des grappes de sensations lourdes surnagent à la surface de ce monde qui dépose à la lisière de ma peau ses alluvions. Ils s'organisent en une masse compacte d'où émerge faiblement le son d'un bourdon reconduisant en continu trois notes séparées par des intervalles de tierce. À hauteur de poitrine, des sons médiums s'activent comme des insectes cognant au papier huilé d'une fenêtre allumée. Cette ruche en révolte se presse contre mes cordes vocales avec tant de force que pour éviter l'étouffement je desserre les mâchoires. Éclate un cri strident qui me plonge dans un tremblement intérieur que je ne contrôle pas. Dans mon ventre, à l'opposé, des vibrations aiguës déposent doucement des boucles de chaleur. Quelque chose de familier et d'enfantin se libère du verrou de la gorge, se frayant une issue à travers les insectes fous, jusqu'à ce que les lèvres à leur tour délivrent un souffle bruité, papillon du corps dans la nuit tombante. Je sombre alors dans de répétées vagues noires, mes mains de nageur crispées sur ma gorge.

Je reprends conscience dans un noir oppressant qui a tout enveloppé. Je n'ai pour tout souvenir qu'une falaise de couleurs. Une petite fille de huit ans vient me demander en mariage. J'ai aussi huit ans et devant cette grange je ne sais que fuir. Rien n'aurait donc changé. Je cherche un hôtel. En pantoufles. Non, en poulaines. J'ai oublié de les rendre. Je trouve un hôtel, rue du Taur. Dans la chambre, je pleure. Je ne peux pas rester. J'étouffe.

Je suis dans le matin naissant. Nul passant. Rue exsangue, qui va progressivement s'emplir de fumées, de bruits, de roulements terribles. Le brouillard s'installe, noyant les maisons dans une gangue noirâtre alors que le ciel étincelle son bleu d'aube tout en haut de la rue béante. Un insupportable vacarme inonde l'espace. Comme si de gigantesques marteaux tapaient à intervalles réguliers sur des plaques de métal. Jamais je n'ai entendu un pareil déferlement de forces sonores. Puis cela se calme, devient simple rythme. Il n'y a aucun ouvrier. Le bruit s'échappe par tous les orifices pratiqués dans le sol : grilles d'égout, bouches d'aération. Je pars vers Saint-Sernin. Comme dans le quartier noir, comme partout ailleurs, les tuyaux rouillés reposent au fond des tranchées, étranges tendons mis à nu, nouant les rues entre elles. Une fumée blanchâtre au fond d'une tranchée plus large attire mon attention. Je discerne avec plus de netteté le souffle bruité. Puis une fracture apparaît et va s'agrandissant jusqu'à découvrir un boyau suffisamment vaste pour que je puisse m'y glisser. Une lampe de camping-gaz est accrochée à une paroi contre laquelle je bute. Elle ruisselle d'eau. J'accroche une motte qui me reste dans la main. L'eau gicle de la voie débordée. Je colmate le trou tant bien que mal avec la poignée de terre et de paille arrachée. Et puis, pris d'une fatigue soudaine et terrible, je sombre dans de répétées vagues noires.

Ton amie de langue, ton personnage enfermé, tu le sens soudain si proche que cette dérive devient la tienne. Elle te protège comme une cascade te protégerait de la béance d'un gouffre. Et pourtant tu te détournes de la direction prise par le récit. Tu recules sans cesse l'avènement final, résultat d'une tension apaisée. Il te reste encore des pages à noircir pour justifier ta présence dans l'aube. La reprise du carnet est incertaine car Déborah saute des pages entières dont on ne saura rien. Elle prend une cigarette, boit une gorgée d'eau minérale. Ça y est. Le dernier jour. Et puis soudain, elle s'aperçoit qu'elle aussi doit s'y trouver. Alors elle se précipite. On dirait que Portino l'attend à l'entrée du lieu de tournage. La nuit est tombée. Il l'invite à le suivre. Dans la fausse auberge, la fête s'installe avec tous ses

habitants provisoires, figurants, acteurs, techniciens, en demi-cercle comme sur un tympan d'église romane. On s'amuse des écuelles, des pichets, des grandes roues de pain. Il y a un grand feu dans la cheminée. Autour des tables, les flammes vacillent sur des visages tendus. Derrière, des ombres s'affairent, des femmes qui ne sont plus prisonnières des cercles de lumière. L'une d'entre elles attise le feu avec des gestes excessivement doux et sensuels. Il est temps d'aller au bord du fleuve.

De grands feux ont été allumés autour desquels les figurants et les acteurs se placent selon les instructions de l'homme au porte-voix. Un guitariste se met à chanter : « Que ce qui vente de mes doigts, ô souffle de mon âme, aille rejoindre ceux qui ne sont plus. »

Un autre se lève et dit : « J'ai dévalé les pentes sèches. J'étais de toutes les chutes, de tous les accidents de terrain qui penchent la terre, la courbant sur son incomparable socle de roches en fusion. J'ai déboulé et j'ai roulé. J'ai laissé en moi cette pente se façonner et elle est devenue une partie de moi-même. Tout cela rien que pour toucher l'eau, rien que pour tenir les ailes de l'eau avec mes mains de galets poreux et rétablir un pacte dans une histoire d'enfantement et de Visitation pour laquelle je fus tiré d'un désordre muet. Nous avons nos pays abouchés à la mort inlassable. »

Un autre se lève : « Où le monde est-il visible ? » Un autre encore se dirige vers deux dalles en ciment. Il s'agenouille, précautionneusement en soulève une puis se tournant vers les compagnons silencieux dit en montrant du doigt l'espace découvert : « Entre les deux et les deux à la fois ! »

D'un seul élan, tous les cavaliers se lèvent et saluent la nuit d'un long chant porté par tous les muscles. Leurs voix entaillent l'air qui saigne d'une présence délivrée. Chaque cavalier y reconnaît l'empreinte de son passage, la densité de sa respiration. Longtemps ils chanteront comme s'ils déposaient au bord du fleuve leurs propres alluvions. En moi se déversent les craquements terribles de câbles arrachés, la mort du filier, la grange, la ligne bleue et s'accélérent comme pour me mener en hâte vers la révélation ultime.

Je regarde vers la digue. De puissants projecteurs illuminent comme un soleil de plein jour. Des rats énormes courent sous les piles du pont. Et Portino nous dit : « C'est maintenant ! Tenez-vous prêts ! »

La barge noire glisse lentement vers la rive de la Grave. Un homme jeune danse sous le pont des Catalans, entre les piles. L'éclairage les métamorphose en piliers de l'Alhambra. Il danse sur un îlot de sable, non visible d'ici, ce qui fait croire qu'il danse à la surface de l'eau. On entend un chant accompagné de percussions : « Compagnons contemporains de ma voix, sans légendes et sans mots, sans rien. Il nous faut tout prendre et poser et tout métamorphoser, le temps que ça peut durer, le temps que ça peut durer. Levez-vous ! Levez-vous mes tribus. J'ai besoin de vous. J'ai besoin de vous, de vos troupeaux d'oreilles, de vos forêts d'images. Levez-vous mes tribus ! Levez-vous et allez ! Et entrez partout. J'ai besoin de vous ! »

L'homme jeune danse toujours. La barge est à notre hauteur. Sa ligne de flottaison s'enfonce comme le haut d'une falaise engloutie. Elle est comme la concrétion du manque qui nous tenaille. Dans la barge les cavaliers marins figurants, la dame, le page, tous sont là nous attendant, Portino et moi. Nous sautons dans la barge. Mais au lieu de glisser sous le pont des Catalans, la barge suit un filin d'acier qui nous tire vers l'autre rive. Le câble des pontonniers. Le câble du filier. Nous longeons la chaussée du Bazacle. J'entends la chute. Les projecteurs n'éclairent plus. La nuit devient plus noire. À peine avons-nous accosté en amont du ponton, sur le bord de la passe à poissons, que de formidables explosions, derrière nous, font trembler tout l'espace. Pris dans une sorte de roulis nous nous agrippons de toutes nos forces à des cordes qui nous relient à des anneaux fixés dans les murs en brique. Le quartier noir est en flammes. Le pont Neuf et le pont Saint-Pierre sont enveloppés de fumée. D'autres explosions secouent l'air. Les projecteurs se rallument et prennent dans leur faisceau le pont coupé. On voit des ombres s'agiter. Des corps tombent à l'eau. Des fenêtres de l'hôpital des gens se jettent dans le fleuve

en hurlant. Les voix parviennent en lambeaux. La scène est hallucinante. « C'est la fin de la première partie, dit Portino. Le quartier se détache de la ville. Il va glisser vers l'estuaire. Pour nous c'est fini. » Nous enjambons par une petite passerelle l'ancienne passe à poissons pour nous diriger vers ce qui, sur le plan de Portino, se nommait « local de visualisation ». Un petit fenestrou, presque comme celui de Bologne, a été pratiqué dans le mur à gauche du local. Nous voyons une immense salle éclairée par des bougies posées dans des conques ovales. Des hommes cagoulés comme des pénitents s'affairent à transporter de lourdes caisses.

Nous attendons longtemps, plongés dans une obscurité qui impressionne. Derrière nous, les clameurs se sont tues. Les fumées continuent de se dissiper au-dessus du pont Neuf et de l'hôpital. Les projecteurs se rallument. Tout cela nous parvient par les hautes baies vitrées donnant sur Garonne. À tour de rôle, chacun surveille les pénitents. Les caisses disparaissent de la salle, à un rythme soutenu. Un des hommes de Portino vient nous avertir qu'en haut, sur le quai, un camion est rangé, dans lequel ils chargent les caisses.

Il n'y a plus de caisses à l'intérieur. Les lumières sont éteintes. Portino renvoie les siens vers la barge et leur signifie de retourner au quartier noir. La nuit les happe aussitôt. Une forme mouvante s'ôte peu à peu de la rive, s'effaçant comme un dessin à l'encre sympathique. Portino me fait signe de le suivre. Nous prenons un petit chemin au bas du mur en brique qui soutient le quai et conduit vers le pont Saint-Pierre. Quelques arbres poussent du ciel. Nous enjambons une grosse chaîne accrochée à un anneau. Sous le pont, nous trouvons l'escalier menant à la place. Elle est encore éclairée. Sur les bancs, des hommes dorment tandis que quelques couples contemplent encore le fleuve, accoudés aux pierres usées du parapet. Dès l'entrée du quai, nous apercevons le camion. Les arbres dont les basses branches font du trottoir une tonnelle nous dissimulent. Arrivés à hauteur d'une voiture rouge en stationnement, une main sort de la vitre ouverte. Un des hommes de Portino. Il nous dit de ne pas aller plus loin, qu'il y a deux

autres hommes qui guettent dans une voiture. Nous sommes à la jointure où le canal se jette à Garonne après l'écluse ovale comme l'œil d'un chat. Le regard se porte sur les maisons aux façades rongées. On entend le bruit d'un moteur qui démarre. Devant nous passe un camion portant sur le flanc en lettres noires : GRAVELEAU. Nous avons pris la voiture rouge et nous l'avons suivi.

Dans la ville vide, nous nous tenons à distance. Nous longeons les quais jusqu'à Port-Garaud. Puis le camion tourne à gauche puis à droite vers Empalot. Après le pont de la Poudrerie, le camion prend la direction de Lacroix-Falgarde. Sur la route en balcon sur Garonne, nous laissons quelques voitures nous doubler. Portino est muet. Je contemple le fleuve large charriant rubans et lanières de lune. Je te retrouve fleuve immobile puisque c'est nous qui bougeons. Près du confluent avec l'Ariège, le fleuve casse son dos et l'éparpille contre les rives. Et c'est ainsi que nous avons quitté la ville, Portino, l'homme du car et moi Déborah, comme trois êtres virtuels enfoncés dans la langue à venir, en quête de rien.